

**«EN PAROLES ET EN GESTES:
PORTRAITS DE FEMMES
DU MANITOBA FRANÇAIS»**

Exposition présentée par le Musée de Saint-Boniface
en collaboration avec Réseau

REMERCIEMENTS:

Réseau et le Musée de Saint-Boniface remercient particulièrement les familles et les amis des femmes présentées ainsi que toutes les personnes dont la générosité a permis la réalisation de cette exposition.

Réseau tient à souligner la contribution financière du ministère du Patrimoine canadien qui a appuyé toutes les étapes de ce grand projet.

COMITÉ D'EXPOSITION RÉSEAU:

Denise Albert, Annie Bédard, Carole Boily, Pierrette Boily, Stéphanie Gagné et Sylvie Ross.

CONTRIBUTIONS À LA RECHERCHE:

Bertrand Boily, Carole Boily, Pierrette Boily,
Lynne Champagne, Jacqueline Comeau, Diane Payment,
Janelle Reynolds, Farha Salim, Corinne Tellier et
Hélène Vrignon.

Cette exposition rend hommage à une vingtaine de femmes d'origine franco-manitobaine ou qui ont vécu au Manitoba français dans des conditions diverses et pendant une époque qui s'étend sur deux siècles. Seules quelques-unes ont atteint la renommée; les autres sont relativement inconnues. Elles ont mené leur vie souvent dans le cadre des contraintes de leur société, dans les rôles réservés aux femmes – soigner, aider, éduquer dans la langue française et la foi catholique. Donc, on retrouve une forte concentration de femmes dans les œuvres de charité et dans l'éducation. Certaines ont dépassé ces limites ou ont développé d'autres talents, et ont œuvré dans des domaines, tels les affaires ou les arts, qui étaient moins encouragés lorsqu'il s'agissait du sexe féminin.

Ces femmes sont toutes de véritables pionnières. Elles ont en commun le courage, le leadership et la créativité avec lesquels elles se sont appliquées à faire des contributions valables dans leurs champs d'action respectifs. Ces femmes ont prononcé des paroles qui inspirent et ont posé des gestes qui ont jeté des fondations nouvelles sur lesquelles d'autres ont pu s'appuyer par la suite dans leur élan vers une plus grande autonomie.

Les réalisations des femmes ne sont pas souvent soulignées car la majorité d'entre elles ont œuvré dans l'anonymat de leur foyer ou de leur communauté. Bien d'autres noms auraient pu figurer dans cette exposition. Il est donc à souhaiter que les portraits de ces Franco-Manitobaines éveillent votre curiosité, et que vous voudrez connaître davantage ces pionnières du Manitoba français.

Lise Brémault

Conservatrice de l'exposition



Vue estivale des environs du fort Douglas à la Rivière-Rouge, à l'embouchure de la rivière Seine (1822)
(peinture de Peter Rindisbacher, Archives nationales du Canada, ANC C-1938)

La première pionnière du Nord-Ouest

Marie-Anne GABOURY-LAGIMODIÈRE (1780-1875)

«La misère ne fait pas mourir.»

L'aventure commence...

Marie-Anne travaille depuis plusieurs années au presbytère de Maskinongé, son village natal, lorsque Jean-Baptiste Lagimodière revient d'un séjour de cinq ans dans le Nord-Ouest canadien. Quelques mois plus tard, en 1806, ils se marient, et Jean-Baptiste annonce son désir de repartir. Marie-Anne choisit de suivre son mari vers l'aventure; elle devient la première «Canadienne» d'origine européenne à faire le trajet des voyageurs et à s'établir dans l'Ouest.

Sur les grandes plaines de l'Ouest, Marie-Anne et Jean-Baptiste vivent en nomades avec les gens du pays, chassant le bison l'été et faisant leurs provisions pour les temps de disette. Marie-Anne et ses enfants nés au cours de leurs voyages passent l'hiver à l'abri, au fort des Prairies (Edmonton), pendant que Jean-Baptiste piège les animaux à fourrure.

Une famille fondatrice de la colonie de la Rivière-Rouge

En 1811, les Lagimodière apprennent que lord Selkirk veut établir une colonie à la rivière Rouge. Ils quittent alors les plaines pour s'installer au bord de l'Assiniboine, à neuf kilomètres à l'ouest de la Fourche. Marie-Anne vit de longs moments de solitude tandis que Jean-Baptiste chasse le gibier pour nourrir la colonie.

Le conflit éclate entre les colons de la Rivière-Rouge et la Compagnie du Nord-Ouest (CNO) en 1815. Marie-Anne et ses enfants restent au fort Douglas pendant que Jean-Baptiste porte une dépêche à Selkirk à Montréal. Juste avant que la CNO ne s'empare du fort, le chef Peguis accueille chez lui Marie-Anne et ses enfants. L'hiver venu, elle se réfugie dans une misérable cabane en face de la Fourche jusqu'au retour de Jean-Baptiste à l'été 1816.

En 1817, Selkirk remercie Jean-Baptiste de son dévouement en lui octroyant une terre à l'embouchure de la rivière Seine. À cet endroit, les Lagimodière se construisent une maison en bois et commencent à cultiver la terre. En 1825, la famille compte huit enfants. Les Lagimodière deviennent des cultivateurs prospères.

Marie-Anne survit de vingt ans à son mari et meurt, en 1875, à l'âge de 95 ans. Sa vie témoigne de sa participation active au développement de l'Ouest. On ne peut qu'imaginer sa perspective sur les événements entourant la création du Manitoba en tant que grand-mère de Louis Riel.



Femme crie appliquant de la résine sur les joints
d'un canot d'écorce (sans date)

(Archives de la *Hudson's Bay Company*,
AHBC 1987-363-C11A/21)

Le rôle économique de l'épouse autochtone

Suzanne CONNOLLY (MIYO NIPYI) (vers 1790-1862)

Le mariage «à la façon du pays»

Aux XVIII^e et XIX^e siècles, les hommes engagés par les compagnies de traite des fourrures dans l'Ouest canadien se marient avec des femmes autochtones selon des coutumes adaptées des deux groupes. Le mariage «à la façon du pays» est d'abord encouragé tant par les autochtones que par les compagnies de traite des fourrures puisqu'il renforce leurs liens économiques. Certaines de ces unions forment des foyers durables; mais, souvent, l'épouse autochtone est délaissée, donnée ou même vendue lorsque son mari retourne dans l'Est à la fin de son contrat. L'histoire de Miyo Nipiy, connue sous le nom de Suzanne, est représentative du sort de l'épouse autochtone au temps de la traite des fourrures.

Miyo Nipiy ou Suzanne Pas-de-Nom

D'origine crie, Miyo Nipiy est née dans le Nord-Ouest, vers 1790. Chef de sa tribu, son père la donne en mariage, vers 1803, au jeune William Connolly qui lui donne le nom de Suzanne. Connolly voit son influence s'accroître à la suite de cette union. Il monte les échelons de la *Hudson's Bay Company* et devient facteur en chef du fort St. James dans la Colombie-Britannique actuelle. En 1831, Miyo Nipiy consent à suivre son mari au Bas-Canada avec six de leurs enfants, malgré sa grande réticence à quitter son milieu.

En 1832, William Connolly épouse Julia Woolrich et répudie sa femme autochtone après plus de vingt ans de vie conjugale. Miyo Nipiy s'en trouve fort déçue et sa santé se détériore. Toutefois, William maintient ses deux familles et pourvoit à l'éducation de ses enfants métis. En 1840, Miyo Nipiy quitte Montréal avec sa fille Marguerite, alors âgée de dix ans, pour rendre visite à son aînée Amelia, l'épouse de James Douglas, gouverneur de la Nouvelle-Calédonie (Colombie-Britannique). Cependant, elles ne peuvent continuer leur voyage plus loin que la Rivière-Rouge, faute de transport. En 1844, elles sont les premières pensionnaires des sœurs grises, William Connolly assumant tous leurs frais.

À Saint-Boniface, Miyo Nipiy voit sa fille grandir, prendre le voile chez les sœurs grises et devenir ainsi la première recrue à la Rivière-Rouge. Miyo Nipiy meurt en 1862 au couvent de Saint-Boniface.

Le procès Connolly c. Woolrich

En 1867, John Connolly, fils de Miyo Nipiy et de William Connolly, entame un procès contre Julia Woolrich. C'est le premier procès dans une cour canadienne où le mariage «à la façon du pays» est en cause. Le juge reconnaît la validité du premier mariage et les droits des enfants à la succession de leur père. Toutefois, cela ne crée pas de précédent puisque la société dominante qualifie ce genre d'union d'immorale.



Arrivée des quatre premières sœurs grises à la Rivière-Rouge,
le 21 juin 1844
(peinture de sœur Flore Barrette en 1944,
Archives des Sœurs grises de Montréal)

L'établissement des sœurs grises à la Rivière-Rouge LES SŒURS DE LA CHARITÉ DE MONTRÉAL

«Notre cœur se doit d'être aussi grand que la prairie.»

Depuis la fondation de la mission de Saint-Boniface en 1818, M^{gr} Provencher cherchait des femmes pouvant assurer l'enseignement des filles à la Rivière-Rouge. En 1843, il frappe à la porte des Sœurs de la Charité de Montréal qui acceptent d'envoyer quatre sœurs, Marie-Louise Valade, Eulalie Lagrave, Gertrude Coullée et Hedwidge Lafrance. Sachant qu'elles ne reverraient probablement plus leur famille et leur maison mère, les sœurs prennent place dans les canots de la *Hudson's Bay Company* en avril 1844 en route vers la Rivière-Rouge. Ce voyage, éprouvant même pour le plus endurci des voyageurs, dure cinquante-neuf jours.

Dans des conditions d'extrême privation, de fléaux naturels et d'épidémies, ces vaillantes sœurs voient à l'éducation des jeunes, à l'enseignement des arts ménagers aux femmes du pays, aux soins des pauvres et des malades. En plus, elles font tout pour atteindre l'auto-suffisance et répondre aux besoins de ceux qui dépendent d'elles: elles cultivent les champs et le jardin, soignent les bêtes à l'étable, filent et tissent l'étoffe, effectuent des réparations à leur maison. Elles réussissent, néanmoins, à soulager bien des misères et à établir un orphelinat, un pensionnat, un hôpital, des écoles et des missions jusqu'en Athabasca (Alberta).

Marie-Louise VALADE (1808-1861)

À 35 ans, Marie-Louise Valade est une des administratrices de l'Hôpital général de Montréal lorsqu'elle est nommée supérieure de la nouvelle fondation à Saint-Boniface en 1844. Le travail, les inquiétudes et les conditions de vie déplorables épuisent rapidement les forces de cette femme chaleureuse.

La santé de ses religieuses étant aussi menacée, sœur Valade se rend à Montréal chercher de nouvelles recrues en 1849, un voyage tout aussi pénible que le premier. Elle y retourne en 1858 afin de s'assurer que le couvent de Saint-Boniface ne sera pas séparé de la maison mère de Montréal car la séparation entraînerait la fermeture du couvent. Elle meurt à l'âge de 52 ans. Toutefois, elle laisse une maison bien organisée, trois écoles (Saint-Norbert, Saint-Vital, Saint-François-Xavier) et un personnel de vingt et une religieuses qui s'occupent de plusieurs personnes: vieillards, orphelins, pensionnaires et externes.



La cathédrale de Saint-Boniface
et le couvent des sœurs grises, en 1858
(photo: H. L. Hime) (Archives provinciales du Manitoba)



Statue de l'Immaculée Conception fabriquée en carton-pâte par
les sœurs Lagrave et Gosselin en 1848,
maintenant au Musée de Saint-Boniface
(Archives des Sœurs grises de Montréal)

Eulalie LAGRAVE (1805-1859)

Nommée assistante de sœur Valade, Eulalie Lagrave est l'aînée du groupe, âgée de 38 ans. Comme sœur Lagrave est audacieuse et joviale, le voyage de Montréal à la Rivière-Rouge ne lui fait pas peur comme à ses compagnes. Pendant le voyage, elle chante des cantiques pour remplacer les chansons grivoises des voyageurs.

Sœur Lagrave est infirmière, artiste et musicienne. À la Rivière-Rouge, elle effectue d'innombrables visites à domicile pour soigner les malades. Elle enseigne à Saint-Norbert et, assistée de sœur Lafrance, fonde le couvent de Saint-François-Xavier. L'industrielle sœur Lagrave apprend à filer et à tisser la laine pour fabriquer le costume gris des sœurs. Elle chante à la cathédrale et enseigne le chant aux jeunes de la paroisse. Elle peint la fresque dans la nouvelle chapelle du couvent ainsi que le décor de la voûte de la cathédrale de M^{gr} Provencher. Les Métisses viennent s'en inspirer pour leurs broderies. Aidée de sœur Scholastique Gosselin, elle confectionne des statues de la Vierge en carton-pâte pour les missions de l'Ouest. Malgré la paralysie qui l'affecte pendant ses derniers jours, elle fabrique des fleurs artificielles pour les églises des paroisses du diocèse.

Gertrude COUTLÉE (1819-1897)

Âgée de 24 ans, Gertrude Coutlée, dite sœur Saint-Joseph, est la plus jeune des quatre premières religieuses à la Rivière-Rouge; elle a la charge des novices. Sa santé robuste, sa patience et sa bonne humeur lui promettent de longues années de service comme missionnaire. Attachée à sa famille et à sa communauté, elle trouve la séparation pénible malgré l'enthousiasme du départ pour la Rivière-Rouge. À Saint-Boniface, on lui confie l'enseignement des garçons. En 1858, elle devient responsable de l'orphelinat, le premier dans le pays. Elle fête son jubilé d'or de vie religieuse en 1888. De son vivant, elle verra l'œuvre des sœurs grises s'établir et s'épanouir dans tout l'Ouest canadien.

Hedwidge LAFRANCE (1815-1882)

Petite mais débordante d'énergie, sœur Lafrance est choisie par les trois autres pour les accompagner à la Rivière-Rouge. À Saint-Boniface, sœur Lafrance s'occupe de la classe des filles. En 1850, elle fonde avec sœur Lagrave le couvent de la mission de Saint-François-Xavier. Elle devient l'assistante de sœur Valade lorsque la santé de celle-ci faiblit. En 1861, elle est nommée supérieure, une responsabilité qu'elle accepte

difficilement. Elle se rend à Montréal en 1863; sa santé étant précaire, elle démissionne en tant que supérieure. Elle pourrait rester à Montréal auprès des siennes mais préfère revenir à Saint-Boniface, où elle est l'assistante de sœur Rose Clapin jusqu'en 1872. Elle voue ses derniers jours à la prière et aux pratiques de dévotion.



Sœur Marguerite Connolly (n° 4)
avec un groupe d'élèves, en 1884
(Archives des Sœurs grises de Montréal, ASGM 26/7)

La première sœur grise de la Rivière-Rouge

Marguerite CONNOLLY (1830-1904)

Née au fort St. James au pied des montagnes Rocheuses, Marguerite Connolly est la plus jeune enfant de Miyo Nipiy de la nation crie et de William Connolly, de descendance irlandaise et française et facteur en chef de la *Hudson's Bay Company*. En 1831, son père transplante sa famille métisse au Bas-Canada où ses enfants reçoivent une éducation scolaire religieuse.

En 1840, Marguerite, alors âgée de dix ans, et sa mère quittent Montréal pour Victoria qu'elles n'atteindront jamais. Leur voyage se termine plutôt à la Rivière-Rouge où elles deviennent, en 1844, les premières pensionnaires des sœurs grises, et Marguerite, une des premières élèves de sœur Lafrance. Marguerite a quinze ans lorsqu'elle devient postulante chez les sœurs grises. Prononçant ses vœux en 1848, elle est ainsi la première recrue de la nouvelle fondation des sœurs grises à la Rivière-Rouge.

Ses origines autochtones sont un atout pour le travail de missionnaire, puisqu'elle parle cri et saulteux en plus du français et de l'anglais. Elle enseigne à Saint-Vital où elle est la première maîtresse, à Saint-François-Xavier, à l'École industrielle pour les autochtones, mais elle travaille surtout au couvent de Saint-Boniface. Elle enseigne le catéchisme aux hommes, aux femmes et aux enfants – elle est la marraine de plusieurs d'entre eux –, qui se préparent à recevoir les sacrements. Comme ses consœurs, elle visite et soigne les malades et participe à tous les durs travaux de la ferme et de la maison. Toujours d'humeur joyeuse, elle est soutenue par sa foi dans le pouvoir de la prière jusqu'à son décès à l'âge de 73 ans.



Alma Laurendeau (mère Marie-Joseph-du-Sacré-Cœur),
co-fondatrice des missionnaires oblates, en 1933
(Archives des Missionnaires oblates)

Un pilier des missionnaires oblates

**Alma LAURENDEAU (mère Marie-Joseph-du-Sacré-Cœur)
(1879 -1958)**

«Plus tard vous serez religieuse.»

M^{gr} Langevin

Fille de Louis Laurendeau et d'Augustine Lebourdais, Alma est née à Saint-Cyrille de l'Islet (Québec). Sa famille élit domicile à Saint-Boniface en 1882. Alma fréquente l'Académie Taché, tenue par les sœurs grises, où ses projets scolaires sont souvent couronnés de succès. Un jour, en visitant l'Académie, M^{gr} Adélard Langevin remarque la médaille d'excellence que porte Alma et lui adresse les paroles prophétiques suivantes: «C'est très bien, il faut continuer, et plus tard vous serez religieuse».

Alma s'oriente vers l'enseignement: on la retrouve aux écoles de Barnsley, Fannystelle, Île-des-Chênes et Lorette. M^{gr} Langevin suit de près le cheminement d'Alma. Quand il songe à fonder une communauté religieuse pour combler les besoins de ses œuvres, il fait appel à ses services. Avec sa compagne, Ida Lafricain, elle fonde la Congrégation des sœurs missionnaires oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée. Elle prend le nom de sœur Marie-Joseph-du-Sacré-Cœur. Ses compétences lui valent plusieurs postes-clés dans la nouvelle congrégation. Elle est la deuxième supérieure générale, la maîtresse des novices, la supérieure de plusieurs maisons et la secrétaire générale. Mère Marie-Joseph-du-Sacré-Cœur s'éteint à Saint-Boniface en 1958.



Sœur Adélaïde nettoyant la plaie d'un malade en Chine
(vers 1936)
(Archives des Filles de la Croix)

Une sœur supérieure sur trois continents

Annie RAMSAY (sœur Adélaïde) (1881-1955)

«Vouloir c'est pouvoir.»

Née à Sainte-Anne-des-Chênes, Annie est l'aînée des onze enfants de Robert Ramsay et de Sara Perrault. Elle est d'origine irlandaise et autochtone. Enfant précoce douée d'une grande intelligence, on lui permet de faire sa première communion à cinq ans. Annie obtient son brevet d'enseignement et passe six ans à enseigner à Sandy Bay dans le nord du Manitoba avant de faire la connaissance des Filles de la Croix. En 1908, elle se rend en France pour recevoir sa formation religieuse chez ces dernières. Elle prend le nom de sœur Adélaïde. Son noviciat est une étape difficile, car elle est habituée à une plus grande liberté. Néanmoins, elle se fait à la vie religieuse. En 1910, elle revient au Canada pour enseigner à Fort Alexander et ensuite en Saskatchewan. C'est en 1926 qu'elle accède au poste de supérieure à Saint-Adolphe. Ses étudiantes se souviennent bien de sa devise préférée: «Vouloir, c'est pouvoir».

En 1930, elle est rappelée en France pour se rendre à la mission que les Filles de la Croix veulent entreprendre en Chine. L'attente avant le départ est longue, et sœur Adélaïde se voit confier bien des tâches ingrates qu'elle accepte volontiers en se disant: «Pas de sot métier au service de Dieu». Arrivée à Tali (Chine), elle est la première supérieure du dispensaire. Elle n'y sera pas longtemps, car son zèle semble dépasser celui de ses sœurs et elle est rappelée à La Puye (France). En attendant son prochain poste, sœur Adélaïde s'occupe du verger. On la nomme supérieure du couvent de Nogent à Paris. Elle dirige la reconstruction du couvent. L'architecte avise ses ouvriers: «En mon absence, recourez à la supérieure; de nous tous, c'est encore la meilleure tête». La ville de Paris exproprie les Filles de la Croix et elles doivent déménager à Issy-les-Moulineaux, en périphérie de la capitale. C'est là qu'Annie décède en 1955.



Béatrice St-Amant et les enfants
devant la Maison Youville à Transcona (sans date)
(Archives des Sœurs grises de Montréal, ASGM 27/96.1)

Un hôpital pour les enfants épileptiques

Béatrice CYR-ST-AMANT (1888-1957)

Béatrice Cyr quitte son Québec natal en 1915 pour aller enseigner à Saint-Jean-Baptiste (Manitoba). Elle y rencontre Herman St-Amant qu'elle épouse l'année suivante. Deux ans plus tard, Herman tombe malade et meurt en 1920 alors que leur fils Gérard n'a que dix mois. Béatrice vend la ferme où ils s'étaient établis et retourne à l'enseignement.

À cinq ans, Gérard montre des symptômes de l'épilepsie, et, vers l'âge de seize ans, les attaques sont si graves qu'il doit quitter l'école. Recherchant en vain un établissement pouvant soigner son fils, Béatrice décide de s'en occuper elle-même.

En 1939, avec l'aide des sœurs grises et du Club Kiwanis de Saint-Boniface, elle ouvre l'Hôpital Youville pour épileptiques dans une vieille maison de ferme, à Transcona. En peu de temps, elle a dix patients; en 1951, elle a vingt et un enfants à sa charge, avec un personnel de six adultes.

En dépit de l'appui du Club Kiwanis et de la paroisse de Notre-Dame-de-l'Assomption de Transcona et malgré les dons de particuliers et de groupes de charité, les ressources financières sont insuffisantes. En 1954, le *Winnipeg Tribune* publie une série d'articles qui traitent de l'œuvre de madame St-Amant et qui sensibilisent le public aux besoins pressants des enfants ayant des problèmes de développement. L'Hôpital Youville reçoit de nombreux dons, et madame St-Amant le titre de «Woman of the Week» à l'émission de radio de Bob Hope. *Time Magazine* publie aussi un article à son sujet.

Épuisée par les efforts déployés chaque jour depuis une quinzaine d'années, Béatrice subit une crise cardiaque en 1954. Elle ne prend pas de repos à l'hôpital; elle préfère être auprès de «ses» enfants qui ont besoin d'elle. Consciente de la brièveté du temps qui lui reste, et avec l'appui de M^{gr} Baudoux, elle communique avec les sœurs grises afin qu'elles prennent la relève.

En 1956, les sœurs grises accueillent les enfants de moins de six ans à l'Hospice Taché. On accepte que madame St-Amant demeure auprès d'eux à titre d'aide au personnel spécialisé. Elle meurt l'année suivante; cependant, son œuvre lui survit toujours. En 1959, les enfants sont transférés dans une aile du Sanatorium de Saint-Boniface à Saint-Vital. Depuis 1974, cet établissement est voué entièrement aux enfants et aux adultes ayant des problèmes de développement et porte le nom de celle qui a vu le besoin et a su le combler: le Centre St-Amant.



Les Heures Claires chez madame Ragot, en 1963
À gauche, Marie-Josèphe Ragot, assistée auprès des enfants par Alice Sourisseau.
(photo: Hugh Allan du *Winnipeg Tribune*) (collection Alice Sourisseau)

La jardinière magicienne de la jeune enfance

Marie-Josèphe RAGOT (1909-1992)

«Nous désirons que chaque enfant
puisse dire plus tard comme Saint-Exupéry:
Je ne suis d'aucun pays
que de celui de mon enfance.»

Originaire de la Vendée (France), Marie-Josèphe Ragot termine ses études en pédagogie et enseigne à Paris avant de venir au Canada. En 1937, elle épouse son cousin Eugène Ragot, de Notre-Dame-de-Lourdes, et ouvre dans ce village le premier jardin d'enfants de langue française au Manitoba.

En 1941, les Ragot déménagent à Saint-Boniface. Peu de temps après la naissance de leur fils Henri, Marie-Josèphe fonde le jardin d'enfants Les Heures Claires. Cette école indépendante a un but nettement éducatif: que les enfants de trois à cinq ans de toute origine apprennent à vivre de façon sociable en français. Madame Ragot croit au développement précoce de l'enfant et utilise déjà, dans les années trente, des méthodes qui seront approuvées plus tard par les spécialistes de l'apprentissage.

Pendant quinze ans, madame Ragot est aussi rédactrice et narratrice du *Quart d'heure français* diffusé pour les écoles sur les ondes de CBC. Elle enseigne le français oral aux adultes à la *Kelvin High School* de Winnipeg, au Collège de Saint-Boniface, au *Modern Language Institute* (dont elle est la directrice), ainsi qu'au *Brandon College*.

Pour ses trente ans de dévouement pendant lesquels elle a fait connaître et aimer sa langue maternelle, madame Ragot reçoit en 1974 la médaille d'or du Conseil de la vie française en Amérique et, en 1976, les Palmes Académiques du gouvernement français. En 1992, on la reconnaît comme la pionnière de l'éducation préscolaire en français au Manitoba, et le Collège universitaire de Saint-Boniface lui remet, à titre posthume, le Prix Alexandre-Taché.



Sœur Marie-Dionède avec la classe universitaire, avant l'affiliation à la *University of Manitoba*, en 1935
(Archives des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie)

La fondation d'un collège universitaire féminin

Georgina LABERGE (sœur Marie-Diomède) (1881-1970)

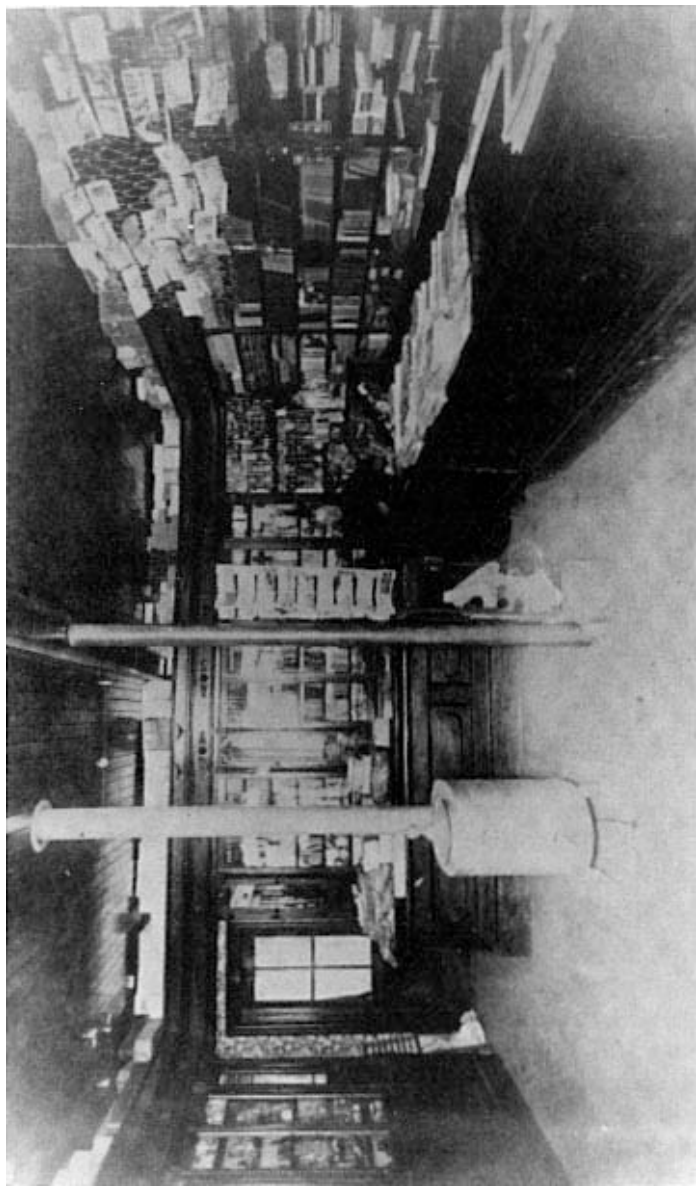
*«L'instruction n'est jamais perdue...
Personne n'est trop âgé pour étudier.»*

Georgina Laberge naît de parents cultivateurs à Saint-Étienne de Beauharnois (Québec), en 1881. Elle entre au noviciat des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie (SNJM) à Hochelaga, en 1899, où elle fait son École normale. Tôt dans sa carrière, elle arrive au Manitoba et enseigne d'abord à Sainte-Agathe et à la *St. Mary's Academy*, ensuite à Kenora et à Seattle, et finalement à l'Académie Saint-Joseph de Saint-Boniface (1930 à 1962). Elle enseigne à tous les niveaux, surtout au secondaire et à l'université.

Pendant ses soixante années d'enseignement, sœur Marie-Diomède continue ses propres études, obtenant son baccalauréat ès arts à la *St. Mary's Academy* en 1920 et sa maîtrise de la *University of Manitoba* en 1921. À 66 ans, en 1947, elle reçoit son doctorat en philosophie de l'Université d'Ottawa, donnant elle-même l'exemple qu'il n'y a pas d'âge pour étudier.

La plus grande contribution de sœur Marie-Diomède au Manitoba est sa participation à la fondation du Collège Saint-Joseph en 1936. Cette institution est la section féminine du Collège de Saint-Boniface et est également affiliée à la *University of Manitoba*. Sœur Marie-Diomède est la doyenne du Collège jusqu'à sa retraite. En plus, elle enseigne les mathématiques, la logique, la psychologie, la philosophie et les sciences religieuses. En vingt-cinq ans, une centaine d'étudiantes, dont cinquante sont des religieuses, recevront un baccalauréat ès arts.

En 1961, on célèbre le vingt-cinquième anniversaire de la fondation du Collège ainsi que le soixantième anniversaire de vie religieuse de sœur Marie-Diomède. Une grande fête a lieu à l'Académie, où ses anciennes élèves lui témoignent leur reconnaissance pour son dévouement, sa compréhension et sa bienveillance. En 1962, elle se retire à la maison mère des SNJM à Outremont (Québec), où elle meurt en 1970 à l'âge de 89 ans.



Madame Malvina Keroack au comptoir de la librairie Keroack, rue Dumoulin, vers 1910
(Archives de la Société historique de Saint-Boniface, SHSB 4074)

Les Keroack, une affaire de famille

Malvina GAUTHIER-LE BRICE de KEROACK (vers 1856-1921)

À une époque où le cercle d'activités de la femme se limite presque exclusivement à son foyer, Malvina Keroack et ses filles exercent le métier de femmes d'affaires, gérantes et propriétaires de commerce. La nécessité ayant entraîné cet état de choses, elles se montrent tout de même à la hauteur de la tâche, dans un métier traditionnellement réservé aux hommes.

La librairie M. A. Keroack

En 1882, Maximilien Aimé Le Brice de Keroack, important libraire de Saint-Hyacinthe (Québec), s'installe à Saint-Boniface avec sa femme Malvina et leurs quatre filles. Au rez-de-chaussée de la maison construite sur la rue Dumoulin se situe la première librairie française dans l'Ouest canadien. En 1891, Aimé Keroack ouvre une seconde librairie à Winnipeg, à l'angle des rues Main et Water.

En plus de servir les intellectuels de la petite ville naissante, la librairie compte parmi ses plus importants clients les écoles catholiques francophones. La loi Greenway de 1890 abolissant l'enseignement du français au Manitoba semble avoir frappé durement le marché du livre français puisqu'Aimé Keroack annonce la vente de la librairie dans le journal *Le Manitoba* à partir de 1893. En 1897, ses filles Eugénie et Blanche achètent les fonds de librairie, et Aimé Keroack meurt peu de temps après, en janvier 1899.

Malvina Keroack, libraire

Devenue veuve, Malvina Keroack se retrouve avec la charge de pourvoir aux besoins d'une famille de onze enfants, dont la plus jeune n'a que trois ans. Ses filles aînées l'appuient dans l'éducation et le soin des plus jeunes et l'aident financièrement, avec les revenus des commerces. Elle reprend possession des librairies lorsque Blanche et Eugénie partent faire leur vie. Son fils Albert succède à Eugénie, à titre de gérant, à la librairie de Winnipeg. Malvina demeure propriétaire des librairies jusqu'à son décès à l'âge de 65 ans, en 1921. Les librairies sont alors vendues à un homme d'affaires de Saint-Boniface.



Les demoiselles Keroack, Eugénie, Maria, Alice, Anna et
Blanche, vers 1890
(Archives de la Société historique de Saint-Boniface, SHSB 3462)

Marie Eugénie KEROACK-PRENOVAULT (1872-1947)

Étant l'aînée de la famille, Eugénie Keroack fait son apprentissage en affaires dans l'entreprise familiale. En 1890, elle étudie au *St. Joseph's College* de Brandon afin d'apprendre l'anglais. À son retour, elle devient la gérante de la librairie Keroack à Winnipeg. En 1897, elle achète cette librairie de son père en acceptant de la céder à son jeune frère Albert dès qu'il aura fini ses études.

À la suite du décès de son père, Eugénie seconde sa mère et encourage ses frères et sœurs dans leurs études. En 1907, elle épouse Joseph Avila Prenovault et vend sa propriété à sa mère. Eugénie se dévoue par la suite à son rôle d'épouse et de mère de quatre enfants, tout en s'acquittant consciencieusement des responsabilités envers sa mère. Elle meurt en 1947 à l'âge de 70 ans.

Blanche KEROACK (1876-1955)

Blanche Keroack, la troisième de la famille, achète le fonds de la librairie de Saint-Boniface de son père, en 1897. En 1904, elle le revend à sa mère et entre au couvent des Sœurs adoratrices du Précieux-Sang à Portland (Oregon). Sous le nom de sœur Marie-du-Précieux-Sang, elle revient auprès des siens en 1918 pour seconder sa sœur Anna, dite sœur Marie-Immaculée, à la tâche de fonder le monastère du Précieux-Sang à Saint-Boniface.



Les librairies Blanche Keroack et Marie Eugénie Keroack: annonce publicitaire parue dans *Le Manitoba*, 1900 à 1904 (Archives de la Société historique de Saint-Boniface)



Début de la construction de l'aile A de l'Hôpital général Saint-Boniface, sœurs Margaret Mann et Marie-Berthe Dorais avec les ingénieurs, en 1953 (Archives des Sœurs grises de Montréal, ASGM 2/39)

La gestion au service de la mission

Marie-Berthe DORAIS (1913-1976)

«Elle est le meilleur soldat avec lequel j'ai travaillé.»

Marie-Berthe Dorais se joint à la communauté des sœurs grises en 1934, après avoir passé sa jeunesse à Marcellin (Saskatchewan) avec ses sept frères. Son premier poste chez les sœurs grises est celui de comptable au Sanatorium Saint-Boniface et ensuite à l'Hôpital général Saint-Boniface. En 1949, elle en est nommée administratrice et occupera ce poste jusqu'en 1955. Elle sera à la barre de l'institution lors de l'inondation de 1950 qui lui vaut le compliment de «meilleur soldat» de la part du commandant de l'opération de consolidation de la digue protectrice. C'est durant son mandat que l'hôpital voit une de ses plus importantes expansions. Ses compétences en affaires lui permettent de coordonner le rassemblement des fonds nécessaires à la construction de l'aile A en 1955.

Les sœurs grises reconnaissent son génie dans le domaine de l'administration et lui confient la tâche de supérieure de leur province canonique Saint-Albert. Son élection au poste d'économe générale de sa communauté interrompt son mandat. En 1971, elle revient à Saint-Boniface pour assumer la présidence du Conseil de direction de l'Hôpital général Saint-Boniface. Deux ans plus tard, elle retourne à Montréal pour poursuivre son mandat de coordonnatrice des services sociaux et de santé des sœurs grises de Montréal et de directrice des projets spéciaux de la congrégation. Sœur Marie-Berthe Dorais décède le 13 janvier 1976 à l'âge de 62 ans, après trente-huit ans de vie religieuse.



Famille de Marguerite et Henri Constant, vers 1924
De gauche à droite, Madeleine, Fernand, Henri, Jean;
assis, Marguerite et Lucien. (collection de Joseph Constant)

Un chef de l'industrie des pâtes

Madeleine CONSTANT (1907-1996)

Madeleine Constant est issue d'une famille marseillaise qui fabriquait des pâtes alimentaires depuis trois siècles. Vers 1912, son père, Henri Constant, vient fonder la *Excelsior Macaroni Co.* à Saint-Boniface, au cœur des champs de blé canadiens. Madeleine grandit au 254, rue Dumoulin, où son père a fait construire la fabrique et la maison familiale.

Madeleine fréquente l'école de garçons de la Maison-Chapelle avec ses frères, chose peu commune à l'époque pour une fille. Elle réussit bien dans ses études à l'Académie Saint-Joseph. Ses institutrices l'encouragent à se diriger vers l'enseignement, mais Madeleine préfère travailler dans l'entreprise familiale où elle participe à tous les travaux depuis son enfance. En plus, sa mère est subitement paralysée des suites d'une crise cardiaque, et Madeleine s'affaire à lui prodiguer des soins.

Vers 1928, Henri Constant vend la *Excelsior Macaroni Co.* à la compagnie Catelli. En 1936, Madeleine et son frère Lucien se relancent dans la fabrication des pâtes et établissent leur compagnie *Constant Macaroni Products* sur la rue Ross à Winnipeg. En 1939, ils déménagent leur entreprise à Saint-Boniface, dans la fabrique de leur père demeurée inactive depuis la vente.

Lucien et Madeleine sont des partenaires égaux à la direction de leur usine. Lucien se charge de la production tandis que Madeleine surveille l'emballage. Ils partagent également les tâches administratives et rencontrent ensemble leurs plus gros clients, tel *MacDonald Consolidated Ltd. (Canada Safeway)*. En 1967, un feu dans la fabrique entraîne le déménagement sur la rue Archibald, où ils dirigent leur commerce jusqu'à leur retraite en 1972.

Très indépendante, Madeleine aime beaucoup voyager. Comme son père, elle maintient des liens étroits avec sa parenté en France qu'elle visite chaque année. À la suite du décès de ses parents, la famille la considère comme la matriarche et se rassemble souvent chez elle dans la maison de la rue Dumoulin. En 1994, une crise cardiaque limite de beaucoup ses activités et elle meurt en 1996.

Expires.....31st March.....192 32

POST OFFICE DEPARTMENT, CANADA

MAIL SERVICE BRANCH

Winnipeg.....Division.....

CONTRACT
FOR
CONVEYING HIS MAJESTY'S MAILS
BETWEEN
Sandilands
AND
Railway Station.

Contractor...Rosa Freynet.....
Frequency....Six.....times per week
Distance.....160 yards ~~per~~.....
Rate, \$82.00.....per annum
From.....1st June.....192 8.
Supersedes.....Former Contract.....

Whether	Advertised	Renewed
	<u> </u>	
	or arranged	

Authority No. L. S. B.

Date 8/5/.....192 8..

Contrat entre Rosa Freynet et le département des Postes, pour le transport du courrier à partir du bureau de poste de Sandilands jusqu'à la gare ferroviaire, signé le 21 mai 1928 (collection de la famille Laurencelle-Freyne)

Une femme à toutes affaires

Rosa LAURENCELLE-FREYNET (1901-1977)

C'est le 29 mars 1901 que naît Rosa Laurencelle à La Broquerie (Manitoba). Issue d'une famille nombreuse qui valorise la langue française et la religion catholique, Rosa fréquente l'école Saint-Joseph, petite école de rang de la région. Elle poursuit ensuite ses études à l'école Saint-Joachim dirigée par les sœurs grises où elle obtient son diplôme en 1919. Munie d'une autorisation provisoire d'enseignante, elle devient institutrice à l'école Barras à Saltel (Sainte-Geneviève).

Ce mandat terminé, elle obtient son brevet d'enseignante à l'École normale en 1920. Sa carrière d'institutrice la mène à Vassar, aux écoles Saint-Joseph et Saint-Roch de La Broquerie et à Sandilands, où elle est la première institutrice.

Rosa épouse Édouard Freynet le 9 janvier 1924. Ils fondent leur foyer à Sandilands. En plus d'élever sept enfants, Rosa contribue à l'économie familiale en prenant en pension les institutrices qui lui succèdent. Elle devient maîtresse de postes en 1928, fonction qu'elle assume jusqu'en 1949. De plus, elle seconde Édouard dans son commerce du bois en faisant la tenue des livres et en s'occupant de la correspondance. Durant l'été, Rosa et sa famille gagnent un revenu intéressant grâce à la vente de bleuets cueillis dans la réserve forestière.

Édouard décède en 1945, et Rosa déménage avec sa famille à La Broquerie en 1949, où elle fait construire une nouvelle demeure avec un espace pour aménager un nouveau commerce, le Café Freynet. Elle exploite cette entreprise pendant dix ans.

En 1959, elle vend le restaurant et déménage à Saint-Boniface. Durant sa retraite, elle se dévoue à des œuvres de bienfaisance jusqu'à son décès en 1977.



Marie-Thérèse Goulet-Courchaine, vers 1960
(collection de Claudette Ek)

«La manie et le besoin de m'exprimer»

Marie-Thérèse GOULET-COURCHAINED (Manie Tobie)
(1912-1970)

*«J'aurais voulu être née masculin singulier
pour encore mieux me défendre.
Mes trois sœurs se sont confinées
comme ma mère à la grâce discrète
et féminine de notre sexe. Pas moi.»*

Née à Saint-Boniface, Marie-Thérèse est la fille de l'inspecteur d'école Roger Goulet et de Lumina Gauthier, et la petite-fille d'Elzéar Goulet, collaborateur de Louis Riel au Manitoba en 1870.

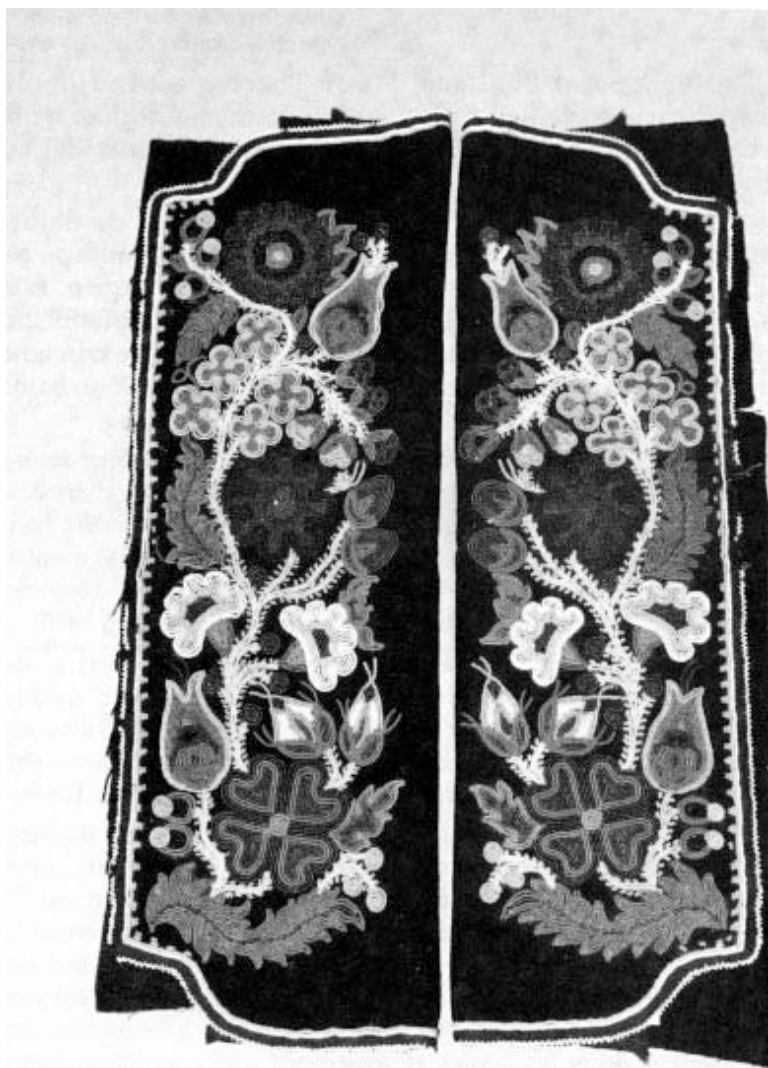
Marie-Thérèse fait ses études au couvent de Saint-Adolphe et à l'Académie Saint-Joseph de Saint-Boniface. Sa facilité pour apprendre les langues est vite remarquée. Elle gagne un concours d'art oratoire en 1928. Ayant obtenu son brevet en éducation du *Manitoba Normal Institute*, elle enseigne quelque temps avant d'épouser, en 1932, Joseph H. Courchaine de Saint-Adolphe, un veuf de 22 ans son aîné.

Les Courchaine ont quatre enfants. Tout en élevant sa famille, Marie-Thérèse enseigne pendant une vingtaine d'années, d'abord dans le secteur public, ensuite dans les écoles amérindiennes et métisses tenues par les pères oblats le long du lac Manitoba. Cependant, elle continue ses études et obtient un diplôme d'excellence en français oral de la *University of Manitoba* en 1955.

Souffrant du diabète, Marie-Thérèse se retire de l'enseignement vers la fin des années cinquante pour animer l'émission *Le coin des tout-p'tits* au poste CFRG de Gravelbourg (Saskatchewan). Vers 1960, atteinte de cécité, elle doit quitter son poste. C'est alors qu'elle prend son nom de plume «Manie Tobie».

En 1966, elle est amputée d'une jambe, à cause du diabète. Limitée physiquement dans ses activités, Manie Tobie est animée d'une grande curiosité intellectuelle et d'un esprit ouvert sur l'actualité. La radio devient son contact avec le monde extérieur, et la machine à écrire et le magnétophone, ses outils de travail. Elle écrit des poèmes et rédige de nombreux articles pour les journaux français et anglais. Elle donne des conférences dans les écoles et maintient une correspondance abondante. Avec sa foi renouvelée par l'épreuve, elle cherche à donner courage aux malades par l'entremise du *Programme des malades* de CKSB.

Manie Tobie conserve toute sa vie une grande fierté pour ses ancêtres métis et français et pour sa province. Elle y revient souvent dans ses écrits. Décédée au cours de l'année du centenaire du Manitoba, Manie Tobie repose au cimetière de la Cathédrale de Saint-Boniface.



Mitasses (jambières) métisses
Ouvrage perlé fait par Mathilde Carrière-Perreault.
(Musée de Saint-Boniface)

Les deux Mathilde, gardiennes de la culture métisse

Les Métis

L'Ouest canadien est le berceau de la nation métisse issue de l'union des voyageurs canadiens-français et des femmes autochtones. Leurs enfants créent un peuple unique qui s'inspire des deux cultures à la fois. Leur mode de vie est relié à la traite de fourrures et à la chasse au bison. Cependant, une suite d'événements entraîne des changements à ce mode de vie.

Les missionnaires catholiques, arrivés en 1818 à la colonie de la Rivière-Rouge, ont pour but d'évangéliser les Métis et de les encourager à abandonner leur vie nomade. À la suite de la disparition du bison sur la plaine, les Métis doivent s'adonner davantage aux métiers de fréteur et de fermier. En plus, des immigrants venus de l'Est canadien cherchent à s'établir sur les terres que les Métis occupent depuis plusieurs générations.

Face à cette situation, les Métis revendiquent leurs droits territoriaux. Cela les mène, sous le leadership de Louis Riel, à deux conflits armés avec le gouvernement canadien, d'abord lors de la création du Manitoba en 1870 et ensuite à Batoche (Saskatchewan), en 1885.

Ces événements n'ont cependant pas détruit la culture métisse qui se démarque, entre autres, par son parler «métchif», sa valorisation de la famille et sa foi catholique. Ils ont un impact direct sur Mathilde Carrière-Perreault et sa nièce Mathilde Carrière-Nault. Leurs vies sont représentatives du temps et de la culture dans lesquels elles sont nées.

Mathilde CARRIÈRE-PERRAULT (1848-1939)

Mathilde Pauline Carrière naît dans la grande famille métisse d'Élie Carrière et d'Elmire Landry de Saint-Vital. On peut supposer que, dans sa jeunesse, elle fréquente l'école tenue par les sœurs grises.

En 1876, Mathilde épouse Joachim Perreault. Le couple s'établit sur une ferme qu'ils exploitent à la Borderie (La Rochelle) au Manitoba. Leur première enfant ne survit pas à sa première journée, une épreuve qui se vit couramment à cette époque. Par la suite, ils ont quatre autres enfants. La famille de Mathilde est éprouvée à nouveau lorsque son frère,

1443
Form A (1.)
NORTH-WEST HALFBREED CLAIMS COMMISSION.
1901.
RECEIVED

Before JAMES ANDREW JOSEPH McKENNA, of the City of Ottawa, in the Province of Ontario, Esquire, duly appointed and acting as sole Commissioner at St. Vital in the Province of Manitoba, to investigate claims of Halfbreeds in the territory included in the Province of Manitoba, as now constituted, which was not included in the said Province as constituted by the Manitoba Act, 21 Victoria, Chap. 3, born up to 31st December 1885, and claims remaining to be dealt with in the North West Territories, of Halfbreeds born up to 31st December 1885, personally came and appeared Mathilde Carrière wife of Alexandre Nault (Witness), who being duly sworn, deposes as follows:—

Question 1. What is your name?
Answer Mathilde Carrière Nault

Question 2. Where do you reside?
Answer St. Vital Manitoba

Question 3. How long have you lived there and where have you lived previously?
Answer Since summer of 1886

Question 4. Where were you born?
Answer Saskatoon

Question 5. When were you born?
Answer 22 Nov 1875 Exhibit A

Question 6. What is your father's name?
Answer Damas Carrière { Elaine Landry

Question 7. What was the name of your mother before her marriage?
Answer Marie Pelagie Paquette { Pelagie Dumont

Question 8. Is your father a Whitesman, a Halfbreed or an Indian?
Answer Halfbreed

Question 9. Is your mother a Whitesman, a Halfbreed or an Indian?
Answer Halfbreed

Affidavit signé par Mathilde Carrière-Nault, ayant pour objet la réclamation d'un certificat des Métis faite auprès de la North-West Halfbreed Claims Commission, le 28 novembre 1901 (Archives nationales du Canada)

Damase Carrière, est tué au cours de la résistance des Métis à Batoche, en 1885.

Femme de grande dévotion pour l'Église catholique, Mathilde conserve également ses traditions métisses, y compris celle de la confection d'ouvrages perlés qu'on retrouve dans une malle remplie de trésors familiaux. Mathilde vit longtemps auprès des siens, jusqu'à l'âge de 91 ans.

Mathilde Alice CARRIÈRE-NAULT (1877-1940)

Mathilde Alice Carrière naît à Batoche (Saskatchewan), de parents métis, Damase Carrière (frère de Mathilde Pauline) et Marie Pélagie Parenteau. Elle a deux frères et deux sœurs. En 1885, son père est tué à Batoche lors du conflit entre les Métis et le gouvernement canadien. La famille déménage au Manitoba lorsque Mathilde a dix ans. Sa mère retourne à Batoche, et Mathilde est élevée dans la famille de son oncle Adolphe Carrière, à Saint-Pierre-Jolys.

En 1893, Mathilde Alice épouse Alexandre Nault, fils d'André Nault, collaborateur de Louis Riel. Mathilde et Alexandre habitent la «grande maison» construite par André Nault à Saint-Vital. Mathilde donne naissance à douze enfants. Elle décède à Winnipeg en 1940. Comme sa tante, elle lègue à sa famille des ouvrages perlés qui sont d'excellents exemples de la tradition métisse.



Louise Roy, soprano dramatique, programme de concert
(sans date)
(Archives des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie)

Une cantatrice hors pair

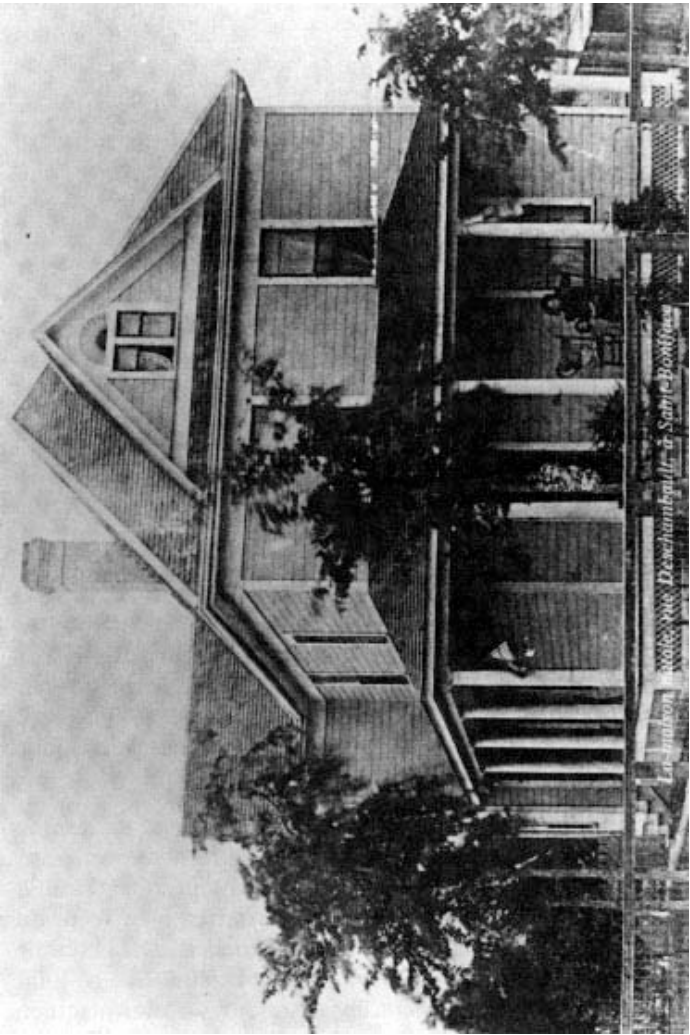
Louise ROY-MORIN (1924-1985)

Louise Roy, fille de Louis Roy et de Pauline Prud'homme, est née le 25 mai 1924 à Saint-Boniface. Elle étudie à l'Académie Saint-Joseph où elle participe à la chorale de l'école. Possédant une très belle voix avec une étendue remarquable, elle décide de poursuivre une carrière dans le chant.

En 1946, Louise se rend à Toronto pour étudier au *Royal Conservatory of Music* où elle obtient son diplôme en 1951. En 1949, elle remporte les concours *Singing Stars of Tomorrow* de CBC et *Nos futures étoiles* de Radio-Canada, ainsi que des bourses d'études à l'école d'été du *Metropolitan Opera* de New York et au *Rollins Summer School of Theatre* du Massachusetts. Par la suite, avec plusieurs autres chanteurs, elle fonde la *Canadian Opera Company*. Cette soprano dramatique joue les rôles principaux dans plusieurs opéras et fait aussi des tournées à travers le Canada, et ses récitals sont souvent diffusés à la radio.

En 1954, elle épouse Victor Morin. Elle doit refuser une offre de contrat du *Metropolitan Opera* pour des raisons de santé. Elle décide d'interrompre sa carrière afin d'élever ses trois filles à Winnipeg. Louise travaille comme ménagère à l'Hôpital général Saint-Boniface et enseigne le chant dans différentes écoles de Saint-Boniface. Elle participe comme soliste aux concerts symphoniques annuels de la Société lyrique dirigée par Marius Benoist. Pour le centenaire du Canada en 1967, elle écrit et dirige une pièce intitulée *Échos du passé* dans laquelle elle joue le rôle principal.

Après le décès de sa mère en 1972, Louise et sa famille retournent à Toronto. Louise profite de cette occasion pour relancer sa carrière. Le 10 mai 1974, elle donne un récital au *St. Lawrence Town Hall*, récital qui est d'ailleurs très bien reçu. En 1977, elle est la soprano invitée lors d'un concert de la chorale Les Intrépides et du *Winnipeg Symphony Orchestra*. Elle se joint au chœur de la *Canadian Opera Company* pour y rester jusqu'en 1979 lorsqu'elle prend sa retraite. Louise Roy décède le 17 juillet 1985, à Toronto.



La maison natale de Gabrielle Roy, située sur la rue Deschambault à Saint-Boniface (sans date)
(Archives de la Société historique de Saint-Boniface, SHSB 2679)

La première dame de la littérature canadienne-française

Gabrielle ROY (1909-1983)

*«Quelque belle histoire simple et vraie
en laquelle se reconnaîtraient
le plus grand nombre de mes semblables.»*

Née à Saint-Boniface, Gabrielle Roy est la benjamine des onze enfants de Léon Roy et de Mélina Landry, originaires du Québec. Dès son jeune âge, elle s'intéresse au théâtre et à l'écriture, et elle réussit facilement dans ses études à l'Académie Saint-Joseph. Cependant, sa mère l'encourage fortement à se diriger vers l'enseignement et décourage l'écriture qu'elle ne considère pas comme un choix de carrière viable pour sa fille.

Après ses études à l'École normale, Gabrielle enseigne dans les petits villages de Marchand et de Cardinal avant d'accepter un poste à durée indéterminée à l'Académie Provencher, près de la rue Deschambault où elle a grandi. Elle se joint à la troupe de théâtre du Cercle Molière. Elle enseigne aussi dans la région isolée de la Petite Poule d'Eau. Tout en subvenant aux besoins de sa mère et de sa sœur malade, grâce à ses revenus d'enseignante, elle économise suffisamment – et cela pendant la Grande Dépression – pour se payer des études en art dramatique à Paris et à Londres (1937 à 1939). À la suite de plusieurs déceptions et après avoir beaucoup réfléchi, elle abandonne le théâtre et commence à écrire.

De retour au Canada avant que la guerre éclate en Europe, Gabrielle ne rentre pas à Saint-Boniface reprendre son poste à l'Académie Provencher ni sa place auprès de sa mère, mais s'arrête plutôt à Montréal. Elle gagne sa vie en tant que journaliste à la pige. Elle publie en 1945 son premier roman, *Bonheur d'occasion*, qui est un succès immédiat et qui lui mérite le prix Femina en France et le Prix du Gouverneur général du Canada. La version anglaise *The Tin Flute* est nommée «bestseller» par la *Literary Guild of America*. Gabrielle Roy est également la première femme à entrer à la Société royale du Canada.

En 1947, Gabrielle épouse le docteur Marcel Carbotte de Saint-Boniface. Après un séjour en France, les Carbotte s'installent en permanence au Québec. Au cours de sa vie, Gabrielle puise souvent dans ses expériences d'enseignante au Manitoba pour décrire les paysages et les personnages de ses

romans. Elle reçoit deux autres Prix du Gouverneur général ainsi que de nombreuses distinctions. Tous ses ouvrages ont été traduits en anglais. Elle meurt à l'âge de 74 ans pendant qu'elle prépare son autobiographie, *La détresse et l'enchantement*.

«Longtemps il me resta dans l'idée
que ce ne pouvait être un homme sûrement
qui eût fait le monde. Mais, peut-être,
une vieille femme aux mains extrêmement habiles.»
Gabrielle Roy, *La route d'Altamont*



Christiane Le Goff (debout) joue le rôle d'Arlette, dans la pièce
Ces dames aux chapeaux verts, en 1943
(collection du Cercle Molière)

Une artiste méconnue

Christiane LE GOFF (1915-1994)

Christiane Le Goff, fille de Jean-François Le Goff et de Louise Cabon, naît le 21 janvier 1915 à Saint-Boniface. Elle fait ses premières études à l'Institut collégial Saint-Joseph. Son intérêt pour le dessin et le théâtre est encouragé par sa famille. Christiane décide de poursuivre une carrière dans le dessin industriel et s'inscrit à la *Winnipeg School of Art*. En 1932, elle entre à Brigdens, une maison d'art graphique de Winnipeg qui produit le catalogue *Eaton's*, et y fait des dessins de mode.

C'est en 1928 qu'elle joue son premier rôle au théâtre, celui de l'innocent dans *L'Arlésienne*. Par la suite, elle jouera dans plusieurs pièces du Cercle Molière. En 1943, elle dessine les costumes pour *Ces dames aux chapeaux verts* en plus d'incarner le rôle d'Arlette. C'est en 1946 qu'elle joue son dernier rôle, celui d'Élise dans *L'heure H...*

En 1948, Christiane assure la direction et la mise en scène d'*Un jeune homme qui se tue*. La pièce *Prisonnier de mon cœur* lui vaut la première place au concours régional du Festival national d'art dramatique. Par la suite, elle concentre ses efforts sur la conception de costumes et de décors, et le Cercle Molière se verra remporter le prix du meilleur décor pour *La cuisine des anges* (1958 et 1960) et *Confucius* (1962).

En 1963, Christiane reçoit le *Canadian Drama Award*. Plus tard, elle se voit accorder la médaille du ministère des Affaires étrangères de France. En 1969, elle participe pour la dernière fois à une pièce du Cercle Molière en dessinant les costumes pour *Les Rosenberg ne doivent pas mourir*. Elle continue de travailler chez Brigdens jusqu'à sa fermeture en 1979.

Dans ses dernières années, Christiane LeGoff se consacre à prendre soin de ses sœurs malades. Elle meurt en 1994 à l'âge de 79 ans.



Pauline Boutal peignant le portrait de Marius Benoist, en 1976
(photo: John Thordarson, *Winnipeg Tribune*) (University of
Manitoba Archives and Special Collections)

La grande dame du théâtre et de la peinture

Pauline BOUTAL (1894-1992)

*«Peindre pour moi c'est une fenêtre ouverte...
J'aime tous mes tableaux, ce sont mes enfants,
c'est ma famille... Je ne suis jamais seule...»*

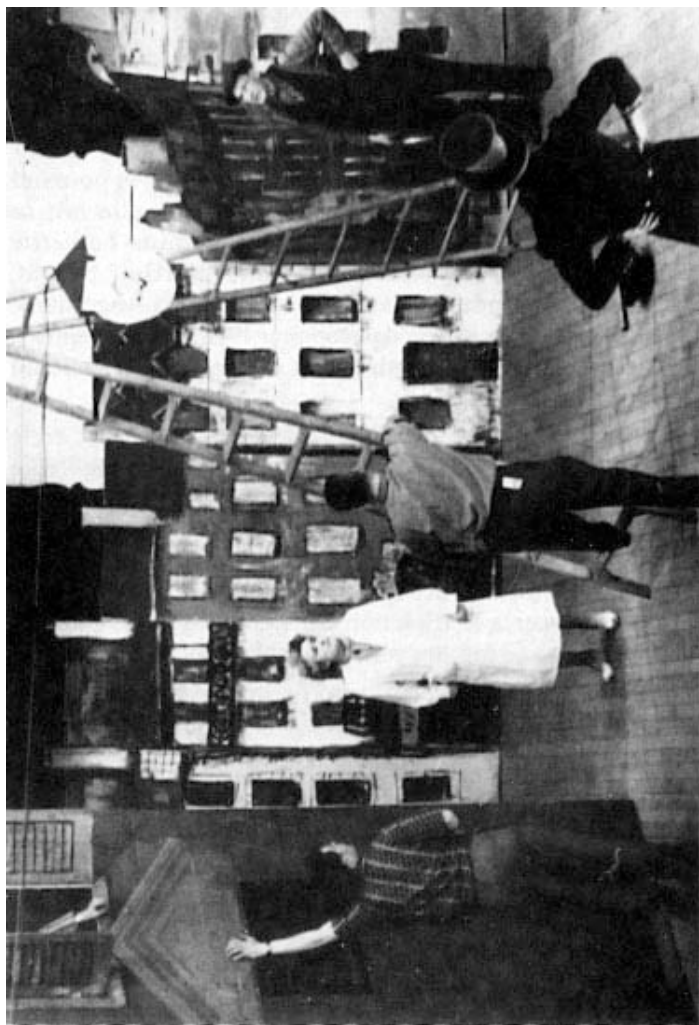
Pauline Le Goff, fille aînée de Jean-François Le Goff et de Louise Cabon, naît en 1894 à Lanhouarneau (Bretagne). La famille Le Goff émigre au Canada en 1907 pour s'établir d'abord à Saint-Laurent (Manitoba) et déménager ensuite à Saint-Boniface.

Pauline prend des leçons au *Winnipeg Art Club* et poursuit ses études à la *Winnipeg School of Art*. En 1910, elle fait sa première expérience de théâtre en jouant dans *La petite chocolatière*. En 1916, elle rejoint son fiancé, Arthur Boutal, combattant en France pour sa patrie. Ils se marient à Angoulême la même année. De retour au Manitoba en 1918, Pauline entre à la maison d'art graphique Brigdens, où elle travaillera pendant plus de vingt ans.

En 1925, les Boutal participent à la création du Cercle Molière. Pauline remporte à deux reprises le prix de la meilleure comédienne au *Dominion Drama Festival*. Trois ans plus tard, elle dirige sa première pièce, *L'Arlésienne*. Elle fait ses débuts dans la mise en scène avec *Un jeune homme qui se tue* en 1930. Lorsqu'Arthur Boutal meurt en 1941, Pauline quitte Brigdens afin de le remplacer à la direction du Cercle Molière. Sous sa tutelle, la troupe va se mériter plusieurs prix.

En 1946, elle s'inscrit à une école de beaux-arts au Massachusetts pour ensuite continuer ses études à Paris. Elle participe, en 1949, à une exposition à l'ambassade canadienne à Paris et, à son retour au Canada, au Musée des beaux-arts à Ottawa. Elle figure régulièrement aux salons de la *Manitoba Society of Artists*. Elle enseigne l'art pendant de nombreuses années à la Commission scolaire de Saint-Boniface.

Après avoir quitté la direction artistique du Cercle Molière en 1968, elle continue de faire la conception de costumes et de décors pour la troupe jusqu'en 1974. Le Centre culturel franco-manitobain inaugure la Salle Pauline-Boutal en 1975 et, dans les années suivantes, présente d'importantes rétrospectives de ses œuvres. C'est au cours de la dernière exposition organisée en 1992 que Pauline Boutal, la grande dame du théâtre et de la peinture, s'éteint.



Pauline Boutal voyant à l'installation du décor de la pièce *Un chapeau de paille d'Italie*, 1952
(collection du Cercle Molière)